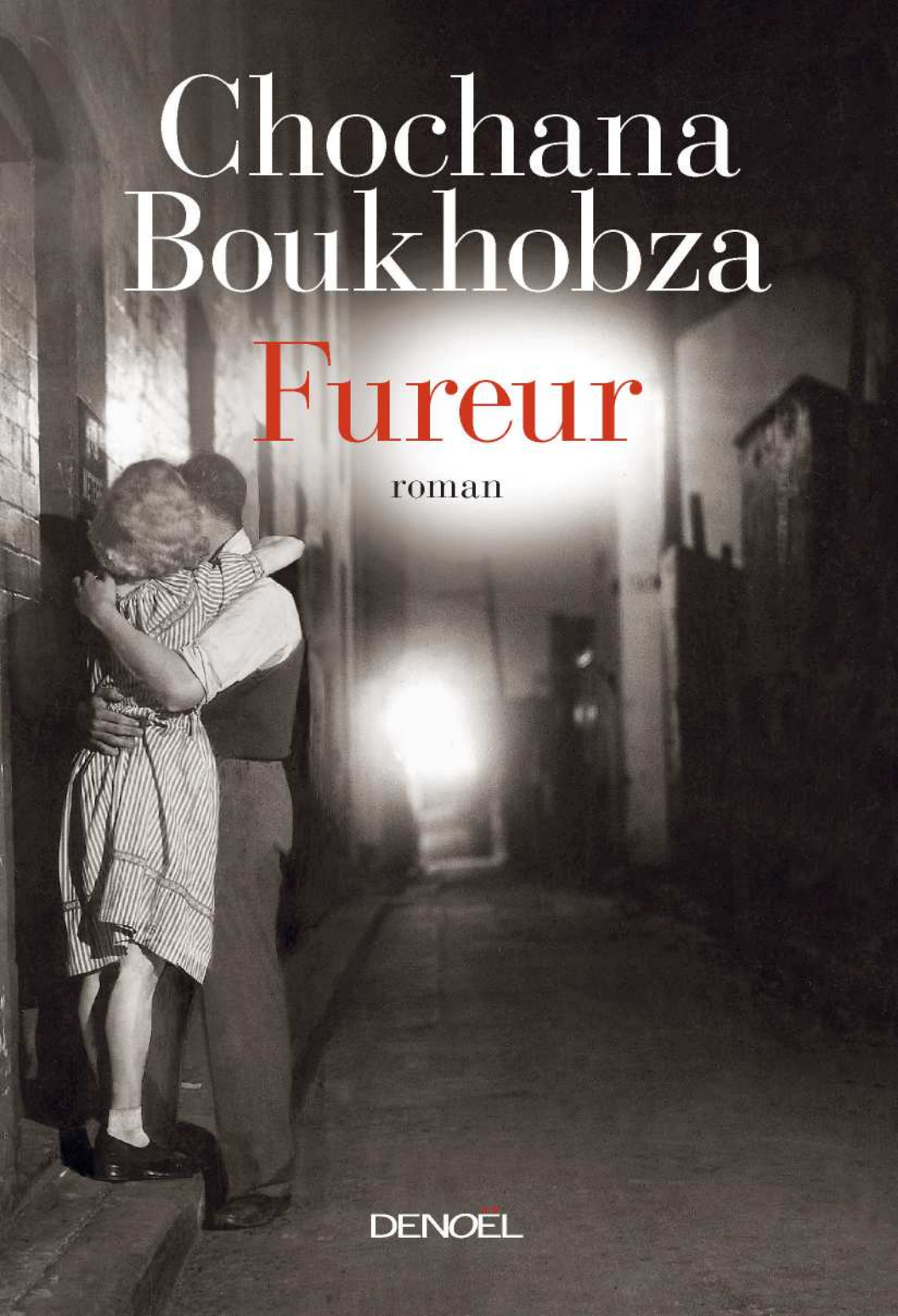


Chochana Boukhobza

Fureur

roman

DENOËL

Fureur

DU MÊME AUTEUR

Un été à Jérusalem, Balland, 1986,
et Points Roman n° 321. Prix Méditerranée

Le Cri, Balland, 1987, et Points Roman n° 325

Les Herbes amères, Balland, 1989,
et Points Roman n° 414

Bel Canto, Seuil, 1991

Pour l'amour du père, Seuil, 1996

Sous les étoiles, Seuil, 2002

Le Troisième Jour, Denoël, 2010

Pour la jeunesse

Quand la Bible rêve, Gallimard, 2005

Chochana Boukhobza

Fureur

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2012*

À Paul-Raymond
À mes enfants
pour leur patience et leur amour

AVERTISSEMENT

Les personnages de ce roman, leurs noms, leurs caractères sont purement imaginaires, et leur identité ou leur ressemblance avec tout être réel, vivant ou mort, ne pourrait être qu'une coïncidence non voulue et non désirée par l'auteur. Seuls les contextes historiques, traversés par ces personnages, sont criants de vérité.

I

Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes
Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants
L'affiche qui semblait une tache de sang
Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles
Y cherchait un effet de peur sur les passants

Louis Aragon

Alexis

Simon essuie un plateau de verres en fixant le ciel par le carreau de la fenêtre. Il fait ça avec soin. Il prend chaque verre par le pied, il y enfonce un coin du torchon. Il visse le tissu. Il s'oublie, il visse encore, puis il retire le torchon, le jette sur son épaule, présente le cristal à la lumière, en étudie la transparence, recommence à essuyer, mécontent du résultat.

Rosie va et vient.

Parfois, elle se plante derrière Simon pour observer ses mouvements et son visage exprime une exaspération qui ne cesse de croître. Elle lui a donné vingt-quatre verres, six flûtes à champagne, six verres à vin, six verres à eau, six verres à apéritif. Ce n'est pas la mer à boire. Elle, en dix minutes, aurait bâclé cette affaire. Les verres auraient dansé entre ses doigts, hop, hop ; à peine saisis, à peine posés. Ils auraient étincelé en deux coups de torchon. Le cristal, c'est

délicat. Plus on le manipule, plus il se ternit. Et puis on ne va pas y passer la journée.

Soudain, Rosie perd patience.

— Biquet ?

— Oui, chérie ? dit Simon en se tournant vers sa femme, les yeux pleins de candeur. Il découvre Rosie, les poings sur les hanches, le regard étincelant.

— Tu veux quelque chose ?

— Tu t'en sors ?

— J'assure, dit Simon avec un sourire. Pourquoi ?

— Je vais avoir besoin des verres.

— J'ai presque fini.

Fini ?

Simon n'a essuyé que six verres.

— Préviens-moi, quand tu auras terminé.

Lui, sans comprendre la pointe, hoche gaiement la tête.

— Pas de problème.

Et il enfonce à nouveau le torchon dans le verre qu'il a gardé entre ses mains.

Rosie préfère filer pour ne pas exploser.

Le coude appuyé sur le buffet, le portable collé contre sa bouche, la tête penchée vers le plancher, Stella poursuit sa conversation avec Laurence, sa meilleure amie. Quand elle est en présence de sa mère, Stella s'arrange pour s'extraire. Elle se réfugie dans un livre, elle consulte son ordinateur, elle discute au téléphone.

Rosie revient dans le salon. Elle porte à deux mains une bassine en plastique rouge pleine d'eau, sur laquelle flotte une éponge verte. Elle marche avec précaution sur

ses talons, les reins arqués par l'effort. Elle pose la bassine sur la table basse du salon, s'en va, revient avec la chaise de bébé de Roxane.

— Qu'est-ce tu fais ? demande Stella à sa mère.

Rosie se retourne vers Stella

— Je vais laver cette chaise. Elle grouille de microbes.

— Microbes ? murmure Stella stupéfaite.

— De quoi tu parles ? s'exclame Laurence à l'autre bout du fil.

Le clapotis de l'éponge dans l'eau de la bassine rythme le silence. La main de Rosie monte le long des barreaux de la chaise, contourne le dossier, descend le long des pieds en bois. Roxane, qui n'aime plus cette chaise, n'acceptera pas de s'y percher. Depuis la naissance de Mina, l'enfant réclame un siège comme une adulte, et Alma satisfait cette demande en empilant trois ou quatre coussins sous les fesses de sa fille.

Mais cela ne sert à rien de rappeler ce changement à Rosie qui s'est accroupie en basculant la chaise légèrement en arrière pour achever de la nettoyer. La robe bleue s'évase autour d'elle, dessine la ligne du dos qui est resté ferme, moule le galbe des hanches. C'est une femme forte, aux seins mûrs, avec un ventre rebondi et des chevilles délicates. Ses cheveux, méchés de blond, sont coupés en carré. Ses yeux sont larges, bleus, allongés au mascara.

La robe bleue n'est pas la tenue qu'elle portera au déjeuner. Rosie a suspendu dans une housse en plastique une robe bustier, en crêpe de Chine noir, qu'elle enfilera au dernier moment.

Elle n'arrête pas. Elle n'arrête jamais.

Simon est tombé amoureux de Rosie parce qu'elle était belle. Il a vite compris que Rosie n'était pas seulement belle, mais aussi complètement folle, de cette folie que les médecins et les psychanalystes ne peuvent guérir. Une folie qui s'appelle stress ou grande anxiété devant la vie. Stella la résume par le mot peur : peur de ne pas faire assez bien, assez trop, assez bon, assez juste.

La folie de Rosie n'appartient pas à Rosie, elle vient de plus loin qu'elle ; elle jaillit d'un lieu que Rosie s'évertue à nier et ne pas nommer. Rosie s'agite, se démène, s'affaire, bouge, dans l'espoir de mettre une distance entre elle et ce lieu, sans comprendre qu'il est planté en elle, qu'elle transporte cette obscurité, cette désespérance là où elle va.

La tactique adoptée par Rosie pour échapper aux miasmes de son désespoir ressemble aux stratégies défensives de certaines espèces animales qui utilisent leur organe bruiteur pour effrayer leurs prédateurs. Rosie râle, chante, parle, s'énerve, s'affaire, s'affole, bouscule ses proches et leurs objets ; elle s'exalte et s'emporte. Comme dit Simon, Rosie fait d'une cacahuète une montagne. La crise passée, Rosie tombe raide morte dans un fauteuil. Jusqu'à la prochaine crise.

Entre ces deux moments, elle déverse sur ceux qu'elle aime son trop-plein d'amour. Ce jaillissement continuel de tendresse est bénéfique, en même temps qu'il est maléfique.

Simon aurait pu s'enfuir. Il est resté. Il dit même : j'ai eu de la chance de rencontrer votre mère. Il est protecteur,

aimant. Il essaie de ne pas l'inquiéter en lui cachant ses soucis, en minimisant les problèmes.

Il est pour la paix.

Stella a mis des années à cerner la structure de leur couple, la nature du lien qui les unit. Et elle a plaint son père avant de comprendre que Simon a autant besoin de Rosie que Rosie de Simon.

Sans Rosie, Simon est un homme fini, un ingénieur confiné dans des essais de moteur. Il vit huit heures par jour dans une chambre en verre insonorisée, les oreilles masquées par des écouteurs pour contrôler les nouvelles turbines inventées par les constructeurs automobiles. Une fois que Simon a expliqué que le moteur est déposé, monté sur un banc, qu'il est chargé d'en vérifier le fonctionnement, il n'a plus rien à dire. Il a renoncé à séduire les gens avec des notions techniques comme la fiabilité, l'endurance ou la puissance volant/moteur. On dit ah, oh, ah bon, ça se passe comme ça ? Après quelques questions, les gens se lassent. On passe à autre chose.

Rosie, en revanche, a mille choses à raconter.

Elle est douée pour le récit. Et quand elle prend la parole, elle ne la lâche plus. Elle sait décrire les clientes qui entrent dans le magasin pour s'acheter une robe, celles qui hésitent, faute d'argent ou faute de goût, les agressives, les dépensières, les « péteuses », les timides. Les gens rient. Rosie a le pouvoir d'amuser une tablée entière, toute une assemblée. Simon admire ce talent. Il a besoin du tumulte de Rosie, de ses emportements, de cette faiblesse qui succède aux

poussées de fièvre. Ses tensions, ses malaises, ses difficultés à gérer la pression le valorisent, lui permettent d'étaler son calme et sa sérénité, comme le phare sa lumière au milieu des éléments déchaînés.

Rosie lâche enfin la chaise, humide et propre, pour emporter la bassine dans la cuisine. Et quand elle revient dans le salon, elle n'est pas contente, mais pas contente du tout.

— Stella ?

— Oui, maman ?

— Est-ce que tu aurais la gentillesse d'arrêter de téléphoner pour m'aider un peu ?

— Laurence, je vais raccrocher. On se rappelle.

Stella ferme son portable.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Je ne sais pas.

— Tu veux que je mette la table ?

— Non, je m'en charge.

— J'aide Simon alors ?

Rosie se tourne vers son mari qui peine à progresser. Elle soupire, revient vers Stella.

— Ton père se noie dans un verre d'eau. Ce n'est pas un reproche, c'est un constat.

— Dans ce cas, dit Stella en ouvrant son portable.

— Tu vas recommencer à parler dans ta machine ? Un jour comme aujourd'hui ? Et ta sœur qui n'arrive pas. Je me demande ce qu'elle fabrique.

— Elle s'occupe des petits. Le déjeuner n'est prévu qu'à midi. Tu veux avoir les enfants dans les pattes ?

Rosie passe une main lasse sur son front moite.

— Je n'ai pas le temps de discuter. Mais tu sais ce que je pense des gens qui mettent les pieds sous la table.

Stella lève les yeux au ciel.

Rosie repart dans la salle à manger.

Stella va rejoindre Alexis dans la cuisine.

Le vieillard est toujours en robe de chambre et d'une humeur de chien. Il a été tiré de son lit à huit heures, pour rien. Il aurait pu se reposer jusqu'à neuf ou dix heures mais, Rosie ayant décrété le contraire, Alexis s'est levé pour aller boire son café dans la cuisine.

En entrant dans la pièce javellisée, Alexis a découvert sur la table son journal, ses lunettes, son poste de télé portatif. La réunion de tous ses objets qui signifiait son cantonnement dans la cuisine avait accru sa contrariété.

— Papa, prends ton café et ne bouge plus, avait ordonné Rosie en lui tendant un mug.

Alexis s'était assis sans un mot.

Mais il n'en pensait pas moins.

Cette effervescence qui avait pour but la célébration de son anniversaire l'épuisait.

Les yeux fixés au mur, la joue sur son poing, les dents serrées, il s'efforçait de garder pour lui ses réflexions. Car il savait le prix à payer pour un grincement de dents, un mot de trop : Rosie lui ferait sa fête.

Au sens figuré du terme, bien entendu.

Elle tomberait sur une chaise en sanglotant des mots de petite fille : tu ne m'aimes pas, tu n'as aucun respect pour

moi, tu dénigres tout ce que je fais, tu n'as jamais un compliment, tu ne dis jamais merci, je n'existe pas, j'ai beau m'ingénier à te faire plaisir, tu n'es jamais content.

Alexis a le choix entre la tyrannie et la plainte.

Et il y a un bon moment déjà qu'il a tranché. La tyrannie est préférable aux larmes et aux gémissements. Quand il lui abandonne le pouvoir, Rosie est heureuse. Et quand Rosie s'épanouit, l'ambiance est respirable.

Rosie avait tourné un instant autour de lui, pour lui donner le sucrier, une cuillère.

— Tu as besoin d'autre chose, papa ?

Il avait secoué la tête sans répondre.

— Tu ne veux pas me parler ?

— Si. Assieds-toi !

— Ah, non. Ce n'est pas le moment, s'était écriée Rosie en tournant les talons.

C'était exactement ce qu'il avait espéré.

Rester seul.

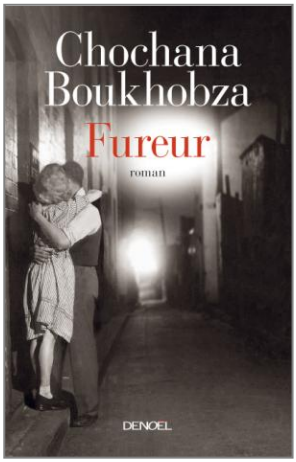
Il avait bu calmement son café.

Il l'entendait remuer dans l'appartement. Rosie rangeait encore. Elle n'avait fait que ça durant toute une semaine, s'acharner à mettre de l'ordre en dispersant les objets loin de leur place habituelle. Les livres, disques, magazines et bibelots avaient été enfermés dans des placards, cachés sous des lits, ou avaient fini à la poubelle.

Peu à peu, il s'était tassé sur lui-même et, son menton mal rasé plongeant dans le col de sa robe de chambre, il avait fermé les yeux.

Et c'est ainsi que Stella le découvre : endormi, la tête

Enfin je tiens à remercier mes éditeurs Olivier Rubinstein et l'écrivain Philippe Garnier, qui m'ont encouragée à accomplir ce trajet qui mène à la naissance d'un texte, et toute l'équipe de Denoël qui déploie un travail remarquable autour de ses écrivains.



Fureur
Chochana Boukhobza

Cette édition électronique du livre
Fureur de Chochana Boukhobza
a été réalisée le 23 février 2012
par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207111987 - Numéro d'édition : 185652).
Code Sodis : N50339 - ISBN : 9782207112007
Numéro d'édition : 233059.